

LE DOIGT DE DIEU

Pascal Drouglazet



Edition Limitée

plus 15000
plus 2024

Pascal Drouglazet

Le Doigt de Dieu

© Pascal Drouglazet, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-4294-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

Je m'appelle Fabrice Le Goff et je vais mourir. Bientôt. Non que je sois atteint d'une maladie incurable et létale ou encore que je fasse l'objet d'un contrat. Non, je n'ai simplement plus le projet de vivre. J'estime ne plus avoir ma place dans le monde d'aujourd'hui où mes contemporains me sont devenus étrangers.

Je ne me reconnais plus dans ce monde où la bien-pensance s'est érigée en dictature de la pensée.

Je ne me reconnais plus dans ce monde où l'on veut censurer, détruire, écarter, réécrire l'histoire selon nos critères d'aujourd'hui en déniaient au citoyen ses capacités de jugement et d'analyse.

Je ne me reconnais plus dans ce monde où la présomption de culpabilité a remplacé la présomption d'innocence.

Je ne me reconnais plus dans ce monde où tout se vaut, où l'acte sexuel non consenti est mis au même niveau que les génocides ou les crimes de tueurs en série.

Je ne me reconnais plus dans ce monde où la banalisation des idées mortifères rend la société indifférente aux déclarations d'admiration d'une écrivaine à l'égard d'un terroriste sanguinaire ou à l'affirmation de la suprématie de la loi islamique sur les lois de la République.

Je ne me reconnais plus dans ce monde où les tribunaux du cybermonde ont instillé la haine, la violence et la mort dans la justice des hommes.

Je ne me reconnais plus dans ce monde où l'obscurantisme crasse et l'indigence intellectuelle remettent en question les progrès scientifiques et médicaux.

Je ne me reconnais plus dans ce monde où l'on veut jeter à terre les statues des philosophes et décrocher des grands musées les toiles des artistes n'ayant pas eu l'heur de respecter les canons de la morale contemporaine, confondant ainsi les époques et les sociétés, les artistes et les hommes.

Je ne me reconnais plus dans ce monde où l'on reconnaît plus de légitimité à une foule haineuse qu'aux représentants élus de la nation.

Je ne me reconnais plus dans ce monde où la moindre cause, quelle que soit sa valeur justifie tous les moyens y compris les actes de terrorisme.

Je ne me reconnais plus dans ce monde où il est de bon ton de ne pas aller voter, altérant chaque jour un peu plus la légitimité de la démocratie et faisant le lit des extrémismes de droite ou de gauche.

Je ne me reconnais plus dans ce monde où l'on accorde plus de crédit aux buzz des réseaux sociaux qu'aux informations diffusées par les médias ayant une éthique journalistique.

Aux chiottes les suprématistes, les complotistes, les moralistes, les révisionnistes, les islamistes, les ultra-féministes, les néo-maccarthystes, les puritanistes, les obscurantistes, les ultra-écologistes, les wokistes, les cancellistes ! Et qu'on tire la chasse d'eau une bonne fois pour toutes !

Voilà, c'est dit !

Un jour prochain, quand les flots élanceront leurs furies écumantes à l'assaut de la roche abrupte, je prendrai le chemin côtier au-delà des Grands Sables. Pour une fois, je n'irai pas jusqu'au charmant port de Doëlan car ma destination se trouve avant, à un kilomètre tout au plus du phare qui commande la rive gauche du port. Là, surplombant la mer et ses éperons rocheux se tient le calvaire de Beg Porzh Gwenn (la pointe du port blanc). Cette croix n'est pas de celles qui s'élèvent vers le ciel avec arrogance pour rappeler aux hommes leur condition de mortels. Dépouillée et sans ornements, naïve même, elle invite le promeneur à renouer avec la foi des premiers chrétiens. Le sujet traité est universel : le « Stabat Mater Dolorosa ». Au pied d'un Christ filiforme à la tête penchée, se tiennent de part et d'autre, Marie, tout en retenue même si on l'imagine anéantie par le chagrin et Jean, désorienté face au drame qui s'est joué ; ce même Jean dont on dit qu'il était le préféré du Christ.

Lorsque le moment sera venu, j'éviterai de m'attarder devant la Croix. Même si je suis passé dans le camp des mécréants, je me sais fragile et encore capable d'accorder du crédit à la religion. Non, il me faudra une détermination sans failles ! Je marcherai tout droit, face à la bise du large et, comme si c'était sans coup férir, je me jetterai dans les flots impétueux !

Je sais, je vous entends déjà me dire « t'es pas cap ! Tu joues à te faire peur ! Et puis rien ! ». Vous pourriez aussi me dire, non sans perfidie, « pourquoi cette inclination à la procrastination ? Si tu veux en finir, la meilleure solution, c'est d'y aller tout de suite, sans remettre la chose à un hypothétique lendemain ! » Vous avez peut-être raison. Attention, je dis « peut-être » par souci d'honnêteté intellectuelle. Peut-être qu'il y a encore en moi cette lueur d'espérance qui devait briller dans les yeux des premiers chrétiens MAIS je ne conçois pas de partir sans livrer tout ce qui me taraude et me possède, sans faire part à ceux qui m'ont aimé, à ceux que j'aurais aimé connaître ma vérité profonde. Ah, c'est agaçant à la fin ! Arrêtez avec vos sarcasmes blessants. Projet vaniteux ? Les mémoires d'un illustre inconnu n'intéresseront personne ? C'est ce que nous verrons !

Au fait, je suis confus, je ne me suis pas encore vraiment présenté ! Fabrice Le Goff, colonel Fabrice Le Goff de la Gendarmerie Nationale pour vous servir ! Et servir la Nation bien sûr ! Je commande la Section Régionale de recherche de Rennes et pilote à ce titre les brigades de recherche de Bretagne. C'est précisément mon vécu d'officier de police judiciaire qui, flattant l'attrait morbide de nos concitoyens pour la chose criminelle, devrait me permettre de garder mes lecteurs de bout en bout.

Mon prénom – Fabrice - me vient de ma mère, grande lectrice devant l'éternel, qui vouait un culte particulier à Stendhal. Fabrice est la référence explicite à la Chartreuse de Parme et à son « héros » Fabrice del Dongo. Ce choix de prénom n'a jamais laissé de m'étonner. D'une part, et je le précise à l'adresse des non-bretonnants, Le Goff signifie forgeron en breton alors que l'étymologie latine du prénom Fabrice renvoie également à cette même signification. C'est comme si je m'appelais Forgeron le Forgeron ! D'autre part, Fabrice del Dongo est l'archétype de l'anti-héros : celui qui rêve le monde plus qu'il ne le vit, celui pour qui tout doit être sensations de l'âme. Au fond, quand je me retourne sur mon parcours et mes rendez-vous manqués avec l'Action, je

me dois de reconnaître qu'il y a en moi du Fabrice del Dongo. Montaigne invite son lecteur à « *être à la hauteur en toutes circonstances pour être l'auteur de sa vie* ». Je crains de devoir redire que j'ai trop souvent été le spectateur de mon existence. Quand même, cette préscience de ma mère, c'est troublant, non ?

À propos de ma vie sentimentale, il n'y a vraiment pas matière à écrire un roman : pas de romance pour égayer le récit, pas davantage d'amours torrides et sulfureuses pour le côté coquin, pas même un amour déçu qui ferait pleurer dans les chaumières ! Non, l'histoire ordinaire d'un homme qui rencontre une femme dont il s'éprend puis qui l'épouse. Mais une histoire pas si banale que ça tout de même puisque ma femme, Claire, est décédée d'un AVC après trois ans d'une vie conjugale harmonieuse et sereine, me laissant veuf et père d'une petite Margot. Spectateur, nous avons dit spectateur ? Il me faut encore vous avouer que c'est Claire qui m'a séduit et la chose est peu romantique puisque c'était, je crois, à l'occasion d'une soirée raclette entre amis. Non attendez, pis que cela : une soirée tartiflette ! Piètre mari, j'ai aussi joué les pères absents. Ma marraine qui m'adorait et dont le mari, le frère de mon père, était marin au long cours tout comme mon père, avait une explication toute trouvée : « *les marins passant le plus clair de leur temps en mer, il nous faut bien, nous autres les femmes nous organiser toutes seules ; et lorsque les hommes sont en repos, ils sont à la maison comme des touristes en pension complète !* » Désespéré dans mon devoir d'édification, j'ai commencé par laisser Margot chez mon frère aîné et sa femme un week-end puis deux puis les vacances scolaires et enfin définitivement... À ma décharge, mon frère et ma belle-sœur n'eurent pas le bonheur de pouvoir fonder un foyer. Margot était l'enfant que le génie biomédical n'avait pas réussi à leur donner.

Foin de ces digressions qui n'intéressent que leur auteur ! Et si nous passions à des mets plus consistants ? Je voudrais vous narrer l'affaire du crash de Quimperlé. C'est une enquête criminelle à laquelle j'ai été associé par ma fonction bien sûr mais aussi par les circonstances et l'ampleur de l'événement ; c'est aussi la plus récente et de celles qui, par sa médiatisation, écrase toutes les autres au point de les reléguer au rang de querelles de voisinage ou de vol de poule. Bien sûr, les media et les réseaux sociaux auront longuement disserté sur les tenants, aboutissants et rebondissements de cette affaire à tiroirs mais je voudrais vous faire partager l'envers du décor et ma perplexité d'enquêteur face à cette histoire apparemment si complexe.

Les faits qui seront rapportés infra sont rigoureusement exacts et tirés des enquêtes et auditions auxquelles j'ai eu accès ou ai participé. Certains dialogues ou faits, certaines pensées prêtées aux protagonistes de cette affaire sont le fruit de mon imagination et destinés à renforcer l'attrait du récit ; le lecteur voudra bien m'en excuser.

Chapitre 1

Une affaire qui tombe à pic !

Quimperlé, mardi 5 novembre 2019

J'avais pris quelques jours de congés que je passais dans ma maison du Pouldu. J'avais prévu ce matin-là de faire une visite de courtoisie à mon ami le capitaine Demanche qui commande la compagnie de Quimperlé. J'étais donc au volant de ma voiture en direction de la gendarmerie. Il était exactement 8h19 quand une déflagration inouïe retentit. Sidéré, je fis une embardée et manquai de percuter le parapet longeant la Laïta. Il m'apparut que la détonation était survenue dans la ville haute. Encore sous le choc et en mode automatique, je m'embringuai avec force braquage dans la rue Jacques Cartier puis la rue Lebas en direction de la place Saint-Michel. Je ne puis vous dire comment ni où je me suis garé. Là, sous mes yeux qui balayaient la place régnait un chaos indescriptible. Le fuselage d'un avion ou du moins ce qu'il en restait plongeait au fond d'un cratère fumant comme le groin fouisseur d'un sanglier. La queue de l'appareil avec les réacteurs latéraux s'était détachée sous le choc et gisait retournée à l'avant de l'excavation, entourée jusqu'à des dizaines de mètres à la ronde de morceaux de carlingue hideusement déformés. L'âcre fumée qui masquait les flammes s'élevait vers le ciel et se mêlait aux brumes tenaces de ce petit matin de novembre. Du fait de l'heure matinale, il y avait fort heureusement très peu de voitures en stationnement sur la place mais bien qu'elles fussent éloignées du point d'impact de l'avion, elles présentaient toutes d'affreuses béances dans la carrosserie. L'explosion avait soufflé les vitres des immeubles bordant la place et, me retournant soudain, je constatai que les vitraux de l'église Notre Dame qui avaient filtré la lumière des offices pendant plus de cinq siècles avaient volé en éclats, eux aussi. Renouant avec des préoccupations plus professionnelles, je commençai l'examen minutieux des lieux du sinistre. C'est à cet instant précis que les sirènes des pompiers déchirèrent le silence de plomb.

Je n'eus pas besoin d'appeler la gendarmerie locale ; des riverains de la place s'en étaient chargés. D'inévitables badauds tentaient de passer sous la rubalise

déroulée par le peloton de surveillance et d'intervention puis de contourner gendarmes et pompiers qui s'affairaient, pour être au plus près de l'événement. Le major Verdier qui dirigeait la brigade de recherche me fit signe de le rejoindre. À ses pieds se trouvait une pièce du fuselage qui nous renseignait à présent sur le modèle de l'avion : un CESSNA Citation M2. Diantre, voyager dans ce type de jet privé n'était pas à la portée de toutes les bourses ! Un pompier que je connaissais un peu – le sergent-chef Bouteloup venu tout droit d'Aubagne et qui ne se faisait pas trop au climat breton - vint me prévenir que la zone autour de la carlingue encore fumante avait été sécurisée. Il était possible désormais d'y accéder. Mais pour l'heure, nous étions dans l'obligation de figer la scène avant l'arrivée des T.I.C., les Techniciens en Identification Criminelle. Comme nous pouvions nous en douter étant donné l'intensité de l'énergie cinétique dégagée par le crash, il n'y aurait pas de survivants. De l'intérieur de l'habitacle, les T.I.C retireront un premier corps. En partie calcinée, la masse informe aurait laissé peu de chances à l'identification en l'absence d'informations exogènes qui ne tarderaient pas à nous parvenir. L'examen visuel du cadavre permettait seulement au médecin légiste d'avancer qu'il s'agissait d'un homme et encore, d'un âge indéterminé. Le cockpit avait été littéralement pulvérisé. On eût pu croire que l'avion avait volé sans pilote. De fait, on retrouvera plus tard un médaillon qui permettra de recouper l'identité du pilote communiquée par l'aéroport de destination : Lorient. Pour l'heure, l'examen approfondi de la scène de l'accident montrait un crâne isolé, détaché d'un corps de cendres éphémère qui s'effondra sur lui-même aux premières manipulations comme un soufflé que l'on perce d'un couteau.

La compétence territoriale relevait de la gendarmerie de Quimperlé et je ne souhaitais ni ne pouvais prendre la direction des opérations. C'est donc le major Verdier en sa qualité d'officier de police judiciaire et de responsable de la brigade de recherche de Quimperlé qui lança la procédure de découverte de cadavres et informa le procureur de la République des premiers éléments recueillis. Le commandant du groupement de Quimperlé, mon ami Demanche, informa la gendarmerie des Transports aériens.

Le Procureur de la République Martineau choisit de se transporter sur les lieux du sinistre au moment de l'arrivée des T.I.C pour assister à l'extraction du corps emprisonné dans la carcasse de l'avion. Il était alors 10h15. Antoine Martineau était un petit homme rabougri qui n'attachait guère d'importance à sa mise. Vêtu d'une grosse veste à la couleur indéfinissable que nos anciens auraient qualifiée